

## CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES.

### I. Romans.

#### 1. *L'École des Femmes*, par André Gide (N. R. F.).

En présence des œuvres contemporaines, la critique qui ré- pugne aux jugements dogmatiques, n'a sans doute pas d'autre rôle que de mettre le lecteur en «état de grâce», et pour cela de déceler les liens qui rattachent une œuvre nouvelle à celles qui l'ont précédée, de marquer le plus nettement possible l'originalité du thème et de la mise en œuvre, enfin de tenter d'indiquer éventuellement les perspectives ouvertes.

Depuis *l'Immoraliste*, toutes les œuvres d'André Gide trahissent l'inquiétude morale d'un esprit incapable de se contenter des affirmations de la conscience traditionnelle. On le sent préoccupé, à la suite de Nietzsche et de Butler (deux de ses guides avoués) de tout remettre en question, même au risque de scandaliser les philistins et de se voir traité de démoniaque. Chacun de ses récits

Christique  
Sénéchal

ou romans est, en même temps qu'une réalisation artistique, un épisode de la lutte d'où surgit peu à peu une conscience nouvelle<sup>1</sup>).

Or André (Gide envisage cette fois l'âme féminine dans ses rapports avec l'homme, au cours des fiançailles et du mariage, et suit l'évolution de ces rapports dans trois générations, celle de l'héroïne restant toutefois centrale, puisqu'elle seule est vraiment tragique, entre l'ancienne génération, pour laquelle aucun problème ne se posait, et la nouvelle, qui, elle, s'est affranchie. Rien ne saurait donner une idée plus nette du thème que de transcrire telle page de la seconde partie: «Chacun de nous a ses défauts, et je sais que l'harmonie ne peut être maintenue dans un ménage sans indulgence et sans menues concessions mutuelles. D'où vient que les défauts de Robert me sont devenus à ce point insupportables? Est-ce donc parce que cela même qui m'exaspère aujourd'hui était ce à quoi précisément je me laissais prendre? qui me charmait, me paraissait le plus louable? . . . Oh! je suis bien forcée de le reconnaître: ce n'est pas lui qui a changé; c'est moi. C'est le jugement que je porte. De sorte que même mes souvenirs les plus heureux s'y abîment. Ah! de quel ciel je suis tombée! Pour m'expliquer ce changement, j'ai relu ce que j'écrivais dans ce même cahier, il y a vingt ans. Que j'ai de mal à me reconnaître dans la candide, confiante et un peu naïve enfant que j'étais! Les phrases de Robert que je citais, qui m'emplissaient de joie et d'amoureux orgueil, je les entends encore, mais les interprète différemment. Cette défiance dont je souffre aujourd'hui, je cherche à m'en retracer l'histoire . . . » Nous avons ici la clé du livre. Les tableaux de la vie conjugale n'ont guère fait jusqu'à présent que retracer la mort de l'amour tué par un autre amour<sup>2</sup>; sans doute y avait-il bien à l'origine de la nouvelle passion l'indifférence, voire la haine qui naît d'une incompatibilité de caractères, d'humeurs, de tempéraments, d'opinions, etc.; mais le long conflit était escamoté, du moins insuffisamment pénétré et motivé.

On s'est trop souvent borné à dépeindre les désastres de la passion victorieuse (avec ou sans divorce) ou les beautés du renoncement. André Gide, lui, oppose au récit de la jeune fille un récit qui est une extraordinaire réussite non seulement psychologique mais artistique, (encore que cette distinction soit artificielle et que l'écrivain ne parvienne à nous donner réellement l'impression que ce journal est bien celui d'une jeune fille pleine d'illusions, que parce qu'il se substitue à elle sans effort) — les confidences de la femme et de la mère qui, abandonnée à elle seule (puisque son confesseur ne la comprend pas, que son père ne la suit pas dans ses résolutions extrêmes, que sa fille ne lui sait aucun gré de son sacrifice, que son mari dont elle déteste ou méprise le caractère intéressé, les comédies vertueuses, l'aime encore sans toutefois saisir ses souffrances) n'a d'autre ressource que de chercher la mort en soignant des contagieux.

Serait-ce la seule ressource? La fille d'Eveline, Geneviève, va jusqu'à condamner le mariage: elle est résolue à faire de celui dont elle s'éprendra, son associé, son camarade, et le plus prudent

<sup>1</sup> Cf. à ce sujet dans l'œuvre grandiose de R. M. Holzappel: *Panideal*, les chapitres consacrés à la conscience (voir également ma conclusion).

<sup>2</sup> Je fais exception pour les œuvres de Jacques Chardonne, dont j'analyse plus loin le dernier roman.

est encore de ne l'épouser point. L'union libre? Vieux moyen déjà! La vraie solution n'est-elle pas dans une éducation, négligée totalement jusqu'à présent, celle qui ferait de la pénétration psychologique des êtres un objet d'étude aussi et plus important que la connaissance de la physiologie pour le médecin?